3 1761 07935288 6

Musset, Alfred de
OEuvres posthumes

PQ
2369
A14
1906

Œuvres complètes d'ALFRED DE MUSSET

ŒUVRES POSTHUMES

UN SOUPER CHEZ MADEMOISELLE RACHEL

LES ÉDITIONS PARISIENNES
11, RUE DE GRENELLE, 11
PARIS

Chez mademoiselle Rachel.

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALFRED DE MUSSET

ŒUVRES POSTHUMES

UN SOUPER
CHEZ MADEMOISELLE RACHEL

(1839)

LA SERVANTE DU ROI

LES ÉDITIONS PARISIENNES
11, RUE DE GRENELLE, 11
PARIS

1906
Tous droits réservés.

UNIVERSITY OF TORONTO
DEC 20 1973
LIBRARY

PQ
2369
A14
1906

UN SOUPER

CHEZ MADEMOISELLE RACHEL

(1839)

A MADAME ***

Merci d'abord, madame et chère marraine, pour la lettre que vous me communiquez de l'aimable *Paolita*[1]. Cette lettre est bien remarquable et bien gentille; mais que dirai-je de vous, qui ne manquez jamais une occasion d'envoyer un peu de joie à ceux qui vous aiment? Vous êtes la seule créature humaine que je connaisse faite ainsi.

Un bienfait n'est jamais perdu : en réponse à votre lettre

1. Mlle Pauline Garcia.

de Desdémone, je veux vous servir *un souper chez mademoiselle Rachel*, qui vous amusera, si nous sommes toujours du même avis, et si vous partagez encore mon admiration pour cette sublime fille. Ma petite scène sera pour vous seule, d'abord parce que la *noble enfant* déteste les indiscrétions, et ensuite parce qu'on a fait, depuis que je vais quelquefois chez elle, tant de sots propos et de bavardages, que j'ai pris le parti de ne pas même dire que je l'ai vue au Théâtre-Français.

On avait joué *Tancrède* ce soir, et j'étais allé dans l'entr'acte lui faire compliment sur son costume, qui était charmant. Au cinquième acte, elle avait lu sa lettre avec un accent plus touchant, plus profond que jamais; elle-même m'a dit qu'en ce moment elle avait pleuré et s'était sentie émue à tel point, qu'elle avait craint d'être forcée de s'arrêter. A dix heures, au sortir du théâtre[1], le hasard m'a fait la rencontrer sous les galeries du Palais-Royal, donnant le bras à Félix Bonnaire, et suivie d'un escadron de *jeunesses*, parmi lesquelles Mlle Rabut, Mlle Dubois du Conservatoire, etc. Je la salue; elle me répond : « Je vous emmène souper. »

Nous voilà donc arrivés chez elle[2]. Bonnaire s'éclipse, triste et fâché de la rencontre; Rachel sourit de ce piteux départ. Nous entrons; nous nous asseyons, les amis de ces demoiselles chacun à côté de sa chacune, et moi à côté de

1. La tragédie commençait à huit heures et ne durait guère qu'une heure et demie.

2. Mlle Rachel demeurait alors passage Véro-Dodat.

la chère *Fanfan*. Après quelques propos insignifiants, Rachel s'aperçoit qu'elle a oublié au théâtre ses bagues et ses bracelets; elle envoie sa *bonne* les chercher. — Plus de servante pour faire le souper! Mais Rachel se lève, va se déshabiller et passe à la cuisine. Un quart d'heure après, elle rentre en robe de chambre et en bonnet de nuit, un foulard sur l'oreille, jolie comme un ange, tenant à la main une assiette dans laquelle sont trois biftecks qu'elle a fait cuire elle-même. — Elle pose l'assiette au milieu de la table, en nous disant : « Régalez-vous »; puis elle retourne à la cuisine, et revient tenant d'une main une soupière pleine de bouillon fumant et de l'autre une casserole où sont des épinards. — Voilà le souper! — Point d'assiette ni de cuillers, la *bonne* ayant emporté les clefs. Rachel ouvre le buffet, trouve un saladier plein de salade, prend la fourchette de bois, déterre une assiette, et se met à manger seule.

« Mais, dit la maman, qui a faim, il y a des couverts d'étain à la cuisine. »

Rachel va les chercher, les apporte et les distribue aux convives. Ici commence le dialogue suivant, auquel vous allez bien reconnaître que je ne change rien.

LA MÈRE.

Ma chère, tes biftecks sont trop cuits.

RACHEL.

C'est vrai; ils sont durs comme du bois. Dans le temps

où je faisais notre ménage, j'étais meilleure cuisinière que cela. C'est un talent de moins. Que voulez-vous! j'ai perdu d'un côté, mais j'ai gagné de l'autre. — Tu ne manges pas, Sarah?

SARAH.

Non, je ne mange pas avec des couverts d'étain.

RACHEL.

Oh! c'est donc depuis que j'ai acheté une douzaine de couverts d'argent avec mes économies que tu ne peux plus toucher à de l'étain? Si je deviens plus riche, il te faudra bientôt un domestique derrière ta chaise et un autre devant.

Montrant sa fourchette.

Je ne chasserai jamais ces vieux couverts-là de notre maison. Ils nous ont trop longtemps servi. N'est-ce pas, maman?

LA MÈRE, la bouche pleine.

Est-elle enfant!

RACHEL, s'adressant à moi.

Figurez-vous que, lorsque je jouais au théâtre Molière, je n'avais que deux paires de bas, et que tous les matins...

Ici la sœur Sarah se met à baragouiner de l'allemand pour empêcher sa sœur de continuer.

RACHEL, continuant.

Pas d'allemand ici! — Il n'y a point de honte. — Je n'avais donc que deux paires de bas, et, pour jouer le soir, j'étais obligée d'en laver une paire tous les matins. Elle était dans ma chambre, à cheval sur une ficelle, tandis que je portais l'autre.

MOI.

Et vous faisiez le ménage?

RACHEL.

Je me levais à six heures tous les jours, et à huit heures tous les lits étaient faits. J'allais ensuite à la Halle pour acheter le dîner.

MOI.

Et faisiez-vous danser l'anse du panier?

RACHEL.

Non. J'étais une très honnête cuisinière; n'est-ce pas, maman?

LA MÈRE, tout en mangeant.

Oh! ça, c'est vrai.

RACHEL.

Une fois seulement, j'ai été voleuse pendant un mois. Quand j'avais acheté pour quatre sous, j'en comptais cinq, et, quand j'avais payé dix sous, j'en comptais douze. Au bout du mois, je me suis trouvée à la tête de trois francs.

MOI, sévèrement.

Et qu'avez-vous fait de ces trois francs, mademoiselle?

LA MÈRE, voyant que Rachel se tait.

Monsieur, elle s'est acheté les œuvres de Molière avec.

MOI.

Vraiment?

RACHEL.

Ma foi, oui. J'avais déjà un Corneille et un Racine; il me fallait bien un Molière. Je l'ai acheté avec mes trois

francs, et puis j'ai confessé mes crimes. — Pourquoi donc Mlle Rabut s'en va-t-elle? Bonsoir, mademoiselle.

Les trois quarts des ennuyeux, s'ennuyant, font comme Mlle Rabut. La servante revient, apportant les bagues et les bracelets oubliés. On les met sur la table; les deux bracelets sont magnifiques : ils valent bien quatre ou cinq mille francs. Ils sont accompagnés d'une couronne en or et du plus grand prix. Tout cela carambole sur la table avec la salade, les épinards et les cuillers d'étain. Pendant ce temps-là, frappé de l'idée du ménage, de la cuisine, des lits à faire et des fatigues de la vie nécessiteuse, je regarde les mains de Rachel, craignant quelque peu de les trouver laides ou gâtées. Elles sont mignonnes, blanches, potelées et effilées comme des fuseaux. — Ce sont de vraies mains de princesse.

Sarah, qui ne mange pas, continue de gronder en allemand. — Il est bon de savoir qu'elle avait fait, le matin, je ne sais quelle escapade un peu trop loin de l'aile maternelle, et qu'elle n'avait obtenu son pardon et sa place à table qu'à la prière répétée de sa sœur.

RACHEL, répondant aux grogneries allemandes.

Tu m'ennuies. Je veux raconter ma jeunesse, moi. Je me souviens qu'un jour je voulais faire du punch dans une de ces cuillers d'étain.

J'ai mis ma cuiller sur la chandelle, et elle m'a fondu dans la main. A propos, Sophie! donne-moi du kirsch. Nous allons faire du punch. Ouf! c'est fini; j'ai soupé.

La cuisinière apporte une bouteille

LA MÈRE.

Sophie s'est trompée. C'est une bouteille d'absinthe.

MOI.

Donnez-m'en un peu.

RACHEL.

Oh! que je serai contente si vous prenez quelque chose chez nous!

LA MÈRE.

On dit que c'est très sain, l'absinthe.

MOI.

Pas du tout. C'est malsain et détestable.

SARAH.

Alors pourquoi en demandez-vous?

MOI.

Pour pouvoir dire que j'ai pris quelque chose ici.

RACHEL.

Je veux en boire.

Elle verse de l'absinthe dans un verre d'eau et boit. On lui apporte un bol d'argent, où elle met du sucre et du kirsch; après quoi elle allume son punch et le fait flamber.

RACHEL.

J'aime cette flamme bleue.

MOI.

C'est bien plus joli quand on est sans lumière.

RACHEL.

Sophie, emportez les chandelles.

LA MÈRE.

Du tout, du tout! Quelle idée! par exemple!

RACHEL.

C'est insupportable!... Pardon, chère maman, tu es bonne, tu es charmante;

Elle l'embrasse.

mais je désire que Sophie emporte les chandelles.

Un monsieur quelconque prend les deux chandelles et les met sous la table. — Effet de crépuscule. — La maman, tour à tour verte et bleue, à la lueur du punch, braque ses yeux sur moi et observe tous mes mouvements. — Les chandelles reparaissent.

UN FLATTEUR.

Mlle Rabut n'était pas belle ce soir.

MOI.

Vous êtes difficile; je la trouve assez jolie.

UN AUTRE FLATTEUR.

Elle n'a pas d'intelligence.

MADEMOISELLE RACHEL.

RACHEL.

Pourquoi dites-vous cela? Elle n'est pas si sotte que beaucoup d'autres, et, de plus, c'est une bonne fille. Laissez-la tranquille. Je ne veux pas qu'on parle ainsi de mes camarades.

Le punch est fait. Rachel remplit les verres et en distribue à tout le monde; elle verse ensuite le reste du punch dans une assiette creuse, et se met à boire avec une cuiller; puis elle prend ma canne, tire le poignard qui est dedans et se cure les dents avec la pointe. — Ici finissent le verbiage vulgaire et les propos d'enfant. Un mot va suffire pour changer tout le caractère de la scène et pour faire paraître dans ce tableau la poésie et l'instinct des arts.

MOI.

Comme vous avez lu cette lettre, ce soir! Vous étiez bien émue.

RACHEL.

Oui; il m'a semblé sentir en moi comme si quelque chose allait se briser... Mais c'est égal, je n'aime pas beaucoup cette pièce-là, *Tancrède*. C'est faux.

MOI.

Vous préférez les pièces de Corneille et de Racine?

RACHEL.

J'aime bien Corneille; et cependant il est quelquefois trivial, quelquefois ampoulé. — Tout cela n'est pas encore la vérité.

MOI.

Oh! doucement, mademoiselle.

RACHEL.

Voyons : lorsque dans *Horace*, par exemple, Sabine dit :

On peut changer d'amant, mais non changer d'époux;

eh bien, je n'aime pas cela. C'est grossier.

MOI.

Vous avouerez, du moins, que cela est vrai.

RACHEL.

Oui; mais est-ce digne de Corneille? Parlez-moi de Racine! Celui-là, je l'adore. Tout ce qu'il dit est si beau, si vrai, si noble!

MOI.

A propos de Racine, vous souvenez-vous d'avoir reçu, il y a quelque temps, une lettre anonyme qui vous donnait un avis sur la dernière scène de *Mithridate?*

RACHEL.

Parfaitement; j'ai suivi le conseil qu'on me donnait, et, depuis ce temps-là, je suis toujours applaudie à cette scène. Est-ce que vous connaissez cette personne qui m'a écrit?

MOI.

Beaucoup; c'est la femme de tout Paris qui a le plus grand esprit et le plus petit pied. — Quel rôle étudiez-vous maintenant?

RACHEL.

Nous allons jouer, cet été, *Marie Stuart;* et puis *Polyeucte;* et peut-être...

MOI.

Eh bien?

RACHEL, frappant du poing sur la table.

Eh bien, je veux jouer *Phèdre*. On me dit que je suis trop jeune, que je suis trop maigre, et cent autres sottises. Moi, je réponds : C'est le plus beau rôle de Racine ; je prétends le jouer.

SARAH.

Ma chère, tu as peut-être tort.

RACHEL.

Laisse-moi donc ! Si on trouve que je suis trop jeune et que le rôle n'est pas convenable, parbleu ! j'en ai vu bien d'autres en jouant Roxane ; et qu'est-ce que cela me fait ? Si on trouve que je suis trop maigre, je soutiens que c'est une bêtise. Une femme qui a un amour infâme, mais qui se meurt plutôt que de s'y livrer ; une femme qui a séché dans les feux, dans les larmes, cette femme-là ne peut pas avoir une poitrine comme madame Paradol. Ce serait un contre-sens. J'ai lu le rôle dix fois, depuis huit jours ; je ne sais pas comment je le jouerai, mais je vous dis que je le sens. Les journaux ont beau faire ; ils ne m'en dégoûteront pas. Ils ne savent quoi inventer pour me nuire, au lieu de m'aider ou de m'encourager ; mais je jouerai, s'il le faut, pour quatre personnes.

Se tournant vers moi.

Oui! j'ai lu certains articles pleins de franchise, de conscience, et je ne connais rien de meilleur, de plus utile; mais il y a des gens qui se servent de leur plume pour mentir, pour détruire! ceux-là sont pires que des voleurs ou des assassins. Ils tuent l'esprit à coups d'épingle! oh! il me semble que je les empoisonnerais!

LA MÈRE.

Ma chère, tu ne fais que parler; tu te fatigues. Ce matin, tu étais debout à six heures; je ne sais ce que tu avais dans les jambes. Tu as bavardé toute la journée, et encore, tu viens de jouer ce soir : tu te rendras malade.

RACHEL, avec vivacité.

Non; laisse-moi. Je te dis que non! cela me fait vivre.

En se tournant de mon côté.

Voulez-vous que j'aille chercher le livre? Nous lirons la pièce ensemble.

MOI.

Si je le veux!... Vous ne pouvez rien me proposer de plus agréable.

SARAH.

Mais, ma chère, il est onze heures et demie.

RACHEL.

Eh bien, qui t'empêche d'aller te coucher?

Sarah va, en effet, se coucher. Rachel se lève et sort; au bout d'un instant, elle revient, tenant dans ses mains le volume de Racine; son air et sa démarche ont je ne sais quoi de solennel et de religieux; on dirait un officiant qui se rend à l'autel, portant les ustensiles sacrés. Elle s'assoit près de moi, et mouche la chandelle. La maman s'assoupit en souriant.

RACHEL, ouvrant le livre avec un respect singulier et s'inclinant dessus.

Comme j'aime cet homme-là! Quand je mets le nez dans ce livre, j'y resterais pendant deux jours, sans boire ni manger.

Rachel et moi, nous commençons à lire *Phèdre*, le livre posé sur la table entre nous deux. Tout le monde s'en va. Rachel salue d'un léger signe de tête chaque personne qui sort, et continue la lecture. D'abord, elle récite d'un ton monotone, comme une litanie. Peu à peu, elle s'anime. Nous

échangeons nos remarques, nos idées sur chaque passage. Elle arrive enfin à la déclaration. Elle étend son bras droit sur la table; le front posé sur sa main gauche, appuyée sur son coude, elle s'abandonne entièrement. Cependant elle ne parle encore qu'à demi-voix. Tout à coup ses yeux étincellent, — le génie de Racine éclaire son visage; — elle pâlit, elle rougit. Jamais je ne vis rien de si beau, de si intéressant; jamais, au théâtre, elle n'a produit sur moi tant d'effet.

La fatigue, un peu d'enrouement, le punch, l'heure avancée, une animation presque fiévreuse sur ces petites joues entourées d'un bonnet de nuit, je ne sais quel charme inouï répandu dans tout son être, ses yeux brillants qui me consultent, un sourire enfantin qui trouve moyen de se glisser au milieu de tout cela; enfin, jusqu'à cette table en désordre, cette chandelle dont la flamme tremblote, cette mère assoupie près de nous, tout cela compose à la fois un tableau digne de Rembrandt, un chapitre de roman digne de *Wilhelm Meister*, et un souvenir de la vie d'artiste qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Nous arrivons ainsi à minuit et demi. Le père rentre de l'Opéra, où il vient de voir mademoiselle Nathan débuter dans la *Juive*. A peine assis, il adresse à sa fille deux ou trois paroles des plus brutales pour lui ordonner de cesser sa lecture. Rachel ferme le livre en disant : « C'est révoltant! j'achèterai un briquet et je lirai seule dans mon lit. » Je la regardai : de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

C'était une chose révoltante, en effet, que de voir traiter ainsi une pareille créature! Je me suis levé, et je suis

parti plein d'admiration, de respect et d'attendrissement.

Et, en rentrant chez moi, je m'empresse de vous écrire, avec la fidélité d'un sténographe, tous les détails de cette étrange soirée, pensant que vous les conserverez, et qu'un jour on les retrouvera.

Le poète ne se trompait pas dans ses prévisions : ce document précieux a été soigneusement conservé. Quoique la lettre ne porte point de date et que l'enveloppe en ait été perdue, cette date se trouve indiquée par une des circonstances du récit. Mademoiselle Nathan ayant débuté à l'Opéra, dans la *Juive*, le 29 mai 1839, et le Théâtre-Français ayant joué *Tancrede* le même soir, il est évident que la relation du souper a été écrite dans la nuit du 29 au 30 mai. Les divers organes de la critique n'étaient pas encore unanimes sur le mérite de la jeune tragédienne. Comme cela n'arrive que trop souvent, le goût public avait devancé ceux qui prétendaient le diriger. Deux mois avant la scène qu'on vient de lire, — le mercredi 27 mars 1839, — mademoiselle Rachel, jouant le rôle de Roxane, avait été deux fois interrompue par les sifflets. L'envie était exaspérée. Malgré la prompte justice du public, cette soirée orageuse avait laissé à l'artiste un souvenir douloureux. Alfred de Musset venait de publier récemment deux dissertations de l'ordre le plus élevé, l'une sur la recrudescence de la tragédie, l'autre sur la pièce de *Bajazet*. C'est à ces deux articles et aux attaques de ses détracteurs que mademoiselle Rachel fait allusion dans son accès de naïve colère contre les journaux.

A la suite du souper, des rapports réguliers et fréquents s'établirent entre le poète et la jeune tragédienne. Alfred de Musset prit l'engagement d'écrire une tragédie en cinq actes pour mademoiselle Rachel, et il en voulut chercher le sujet dans ces récits des temps mérovingiens où l'érudition d'Augustin Thierry venait de jeter une lumière toute nouvelle. Ce n'est point par hasard que son esprit se fixa sur les intrigues de Frédégonde à la cour de Chilpéric. On retrouve dans la servante ambitieuse du roi de Neustrie le personnage principal du tableau de la vie d'artiste et du chapitre de *Wilhelm Meister*, dont l'image s'était gravée si profondément dans l'imagination du poète. Le fragment de tragédie de la *Servante du roi*, écrit en juillet 1839, se rattache évidemment à l'épisode pitto-

resque du souper. Le rapprochement des dates, le choix du sujet, le titre de l'ouvrage, tout s'accorde pour démontrer la corrélation d'idées qui existe entre ces deux morceaux, malgré les disparates énormes de l'exécution, malgré la distance qui sépare un calque fidèle de la réalité d'avec une œuvre d'art du genre le plus sévère. Ces rencontres se présentent souvent dans la vie des grand maîtres : c'est ainsi que Léonard de Vinci puisa quelquefois dans les dessins capricieux d'une table de marbre les sujets de vastes compositions.

Le plan de la *Servante du roi* n'a pas été écrit ; mais Grégoire de Tours, Augustin Thierry et Sismondi en contiennent la substance. Selon toute probabilité, on voyait, dans les trois premiers actes, Frédégonde s'introduisant dans la maison d'Audovère, première femme de Chilpéric, gagnant par sa coquetterie et sa fausse modestie les bonnes grâces et le cœur du roi, réussissant à force d'intrigues à faire répudier la reine, se croyant près de saisir la couronne ; puis, trompée dans ses espérances par le second mariage de Chilpéric avec Galsuinde, cédant à l'amour du roi, devenant la maîtresse avouée de ce prince faible, et abreuvant la nouvelle reine de dégoûts et d'humiliations. Au commencement du quatrième acte, Galsuinde a résolu de quitter furtivement la cour et de retourner chez son père. Frédégonde, informée de ce projet, délibère pour savoir si elle doit laisser fuir la reine, ou si elle a plus d'intérêt à la faire mourir. Tel est le sujet de la scène suivante.

LA SERVANTE DU ROI

FRÉDÉGONDE.

La mort, elle est partout, seigneur, elle est ici.

LA SERVANTE DU ROI

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LANDRY, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

Elle veut s'échapper?

LANDRY.

Sitôt la nuit venue,
Dans une heure peut-être...

FRÉDÉGONDE.

Il suffit : laisse-moi,
Et garde-toi surtout de rien apprendre au roi.

SCÈNE II

FRÉDEGONDE, seule.

Elle veut s'échapper! cette nuit, dans une heure...
Faut-il qu'elle s'éloigne, ou faut-il qu'elle meure?
Pensons-y; le temps presse, et je n'ai qu'un instant.
L'occasion m'appelle, et le hasard m'attend.
De cette trahison que faut-il que je fasse?
Galsuinde a ses raisons pour me céder la place.
L'heure en était venue, elle l'a bien compris;
Elle a peur, l'Espagnole, et se sauve à tout prix.
Dès demain, si je veux, cette fuite soudaine
De ce palais désert me laisse souveraine;
Ces portiques, ces murs, ces plaines, sont à moi;
Ce soir, j'y reste seule avec l'ombre d'un roi,
Que fera ma rivale? Elle court en Espagne;
Jusques à la frontière un vieillard l'accompagne;

La honte la précède, et le mépris la suit;
On la croira chassée, en voyant qu'elle fuit.
Que peut-elle? pleurer dans les bras de son père,
Faire de ses chagrins un récit à sa mère;
Peut-être pour sa cause armer quelques soldats,
Qui tireront l'épée et ne se battront pas;
Chercher d'autres amours, et sur les bords du Tage
Promener les langueurs d'un précoce veuvage;
J'en ai presque pitié, nuls dangers, nuls témoins;
Qu'elle parte! après tout, c'est un crime de moins.

Mais que dis-je? le roi l'a-t-il répudiée?
Non. Absente demain, sera-t-elle oubliée?
Elle part, mais le cœur plein d'un mortel affront,
La pourpre sur l'épaule et la couronne au front;
Et moi, qui par faiblesse épargne une victime,
Je ne puis plus porter qu'un titre illégitime,
Et, quelque amour pour moi que le roi puisse avoir,
Je ne puis ressaisir qu'un fragile pouvoir,
Flétri par le dégoût, brisé par un caprice!...
Que plutôt dans mon sein mon cœur s'anéantisse!
Est-ce donc pour si peu que j'ai, depuis deux ans,
De l'enfer, dans ce cœur, porté tous les tourments?
Cette triste grandeur, si longtemps attendue,
Est-ce donc pour si peu que j'en suis descendue,
Tombant du rang suprême au degré le plus bas,
Sans pousser un soupir, sans reculer d'un pas;
Caressant tour à tour et servant ma rivale;

Posant sur son chevet la robe nuptiale,
Moi-même sur son sein prenant soin d'attacher
La pourpre qu'à mes flancs je venais d'arracher;
Sur les marches du trône, esclave abandonnée,
Venant laver la place où je fus couronnée;
Aux douleurs de Galsuinde assistant sans pâlir;
Dans ses yeux, dans ses pleurs, calculant l'avenir,
Et, parmi tant de maux, n'ayant pour toute joie
Que l'espoir de saisir et d'abattre ma proie?
Non, non, il me faut plus qu'un misérable amour.
La passion que j'ai s'assouvit au grand jour,
Et je ne ressens point une oisive faiblesse,
A m'aller contenter d'un titre de maîtresse!
Qu'une femme de cour ait cette lâcheté,
Je suis fille du peuple, et j'ai plus de fierté.
Non, Galsuinde, en quittant cette chambre fatale,
Tu n'emporteras pas ma dépouille royale,
Et ce glorieux nom qu'avant toi j'ai porté,
Tu me le rendras tel que je l'ai prêté,
Tu l'abandonneras, ce lit qui t'épouvante,
Et demain, s'il le faut, j'y rentrerai servante,
Mais j'en sortirai reine, et si, pour t'en bannir,
Dans ta grandeur d'un jour il faut t'ensevelir,
Accusez-en le ciel qui vous a condamnée,
Madame : vous venez heurter ma destinée;
Nous sommes l'une et l'autre un obstacle ici-bas.
Que Dieu juge entre nous! vous ne partirez pas!

Le roi paraît.

SCÈNE III

FRÉDÉGONDE, LE ROI.

LE ROI.

Est-ce toi, Frédégonde, approche, et viens me dire
Quel oubli de toi-même à ta perte conspire.
Tu connais ma tendresse, et l'ancienne amitié
Qui de tes déplaisirs prit toujours la moitié.
Qui te fait t'emporter jusqu'à braver la reine?
Elle est du sang des rois, elle est ta souveraine.
L'Église la protège, et ses droits proclamés...

FRÉDÉGONDE.

Elle est bien plus encor, seigneur, si vous l'aimez.

LE ROI.

Laissons les vains discours; avant tout elle est reine

Sais-tu quels châtiments ton insolence entraîne?
Avec quelle rigueur ce crime est expié?

FRÉDÉGONDE.

Je le savais naguère, et n'ai rien oublié.

LE ROI.

Et tu ne trembles pas?

FRÉDÉGONDE.

La peur m'est inconnue.

LE ROI.

Tu méprises la mort?

FRÉDÉGONDE.

Non, seigneur, je l'ai vue.
J'ai calculé ses coups et j'ai compté ses pas,
Je sais ce qu'elle vaut, et je ne la crains pas.

LE ROI.

Ainsi, malgré moi-même, aveugle en sa faiblesse,

Alors qu'il doit fléchir, ton orgueil se redresse,
Misérable fierté dont croit s'enfler ton cœur!
On peut braver la mort, mais non pas la douleur!
A défaut de respect, faut-il qu'on t'avertisse
De te sauver, du moins, des horreurs du supplice?
Faut-il te rappeler dans quel affreux tourment
La victime muette expire lentement?
Ne te souvient-il plus des caveaux de Clothaire?

FRÉDÉGONDE.

Il me souvient, seigneur, qu'il était votre père,
Mais qu'ont-ils, ces tourments, qui puisse épouvanter?
Le lâche seul, seigneur, se laisse ainsi traiter.
Jusque sous le couteau s'attachant à la vie,
Il traîne dans le sang sa honteuse agonie,
Et quand son pied meurtri sent le froid du tombeau,
Se rejette en pleurant dans les bras du bourreau;
Mais un cœur tout à soi, qui dédaigne de vivre,
Menacé du supplice, aisément s'en délivre.
Tout moyen peut servir; mais il court au plus prompt.
Sur le fer qui l'enchaîne il peut briser son front;
Le pavé des cachots, les murs qui l'environnent,
Tout recèle la mort; qu'on les frappe, ils la donnent.
La mort, elle est partout, seigneur, elle est ici.
Qu'est-ce donc que la mort?

Montrant son poignard.

Eh! mon Dieu, la voici.

LE ROI.

Quel sera ton asile, et que prétends-tu faire ?

FRÉDÉGONDE.

Galsuinde vous priait de la rendre à sa mère;
J'ai la mienne, seigneur, et je l'irai trouver.
Où commença ma vie, elle doit s'achever;
Non pas au sein des cours, sur la couche dorée
Où gémit noblement une infante éplorée,
Ni sous le rideau vert des orangers en fleurs,
Invitant au sommeil de royales douleurs;
Mais au bord des torrents, parmi les rocs arides,
Où sont encor debout les autels des druides;
Dans le fond des forêts, vierges de pas humains,
Où n'a point pénétré la hache des Romains,
Il est dans ces déserts une roche isolée :
Là veille avec mes sœurs ma mère désolée.
A leur asile obscur nul sentier ne conduit;
La forêt les abrite, et la terre est leur lit.
Sur le coteau s'élève un cyprès funéraire;
Mon père est là sanglant qui dort sous la bruyère;
Ma mère sacrifie à ces restes pieux,
Car elle croit encore à nos antiques dieux.
Des monceaux de granit, des chênes séculaires,
Font un vaste rempart à ces lieux solitaires.

UN SOUPER CHEZ MADEMOISELLE RACHEL.

Rachel et moi, nous commençons à lire *l'hèdre*.

Tout est nuit et silence, et le pâtre égaré
Ne marche qu'en tremblant sous l'ombrage sacré.
Dans ce sombre palais j'ai reçu la naissance.
J'en suis sortie un jour, le cœur plein d'espérance;
J'ai voulu voir de près ce que j'osai rêver.
J'ai vu; ma mère attend, je vais la retrouver.
Tel sera mon asile.

LE ROI.

Est-ce bien ta pensée?
Tu commets une faute, et te dis offensée.
Tu veux t'ensevelir dans un désert affreux,
Et ta mère, dis-tu, sert encor les faux dieux?

FRÉDÉGONDE.

En doutez-vous, seigneur? Croyez-vous qu'il suffise,
Pour tout mettre à genoux, qu'un prince entre à l'église?
Lorsque par politique il s'est humilié,
Le Sicambre orgueilleux pour lui seul a prié.
Oui, nous servons nos dieux, et nous en faisons gloire.
Ma mère a sa faucille et sa tunique noire;
Et, la nuit, en secret, plus d'une fois sa main
A fait couler le sang sur nos trépieds d'airain.

LE ROI.

Jésus! que dis-tu là?

FRÉDÉGONDE.

Du temps où j'étais reine,
Mes soins veillaient sur elle, acceptés à grand'peine.
Plus d'un esclave obscur, à vous-même inconnu,
Lui porta mes présents, et n'est point revenu.
Je protégeais de loin cette tête sacrée.
Maintenant, comme moi, pauvre et désespérée,
Veuve, et d'affreux lambeaux couvrant ses cheveux blancs,
Elle va dans les bois, se traînant à pas lents,
Chercher ces fruits amers que l'avare nature
Sur la terre à regret jette à sa créature.
Puisque, lorsque vient l'hiver, il faut que les enfants
Aillent sur les chemins implorer les passants;
Mes sœurs, mes pauvres sœurs, ô comble de misère!
Vont au seuil des châteaux mendier pour leur mère,
Et chanter au hasard, les larmes dans les yeux,
Ces vieux refrains gaulois si chers à nos aïeux!

LE ROI.

Si tel est leur malheur, pourquoi vivre isolée?
C'est pour courir la nuit à leurs lieux d'assemblée
Que se cachent ainsi les barbares vaincus.
Puis-je porter secours à des maux inconnus?
Que ne se montrent-ils? pourquoi fuir ma présence?

FRÉDÉGONDE.

Ces barbares, seigneur, sont plus fiers qu'on ne pense.
Ils ne se montrent pas pour un morceau de pain;
Leur visage est voilé lorsqu'ils tendent la main.

LE ROI.

Qu'ils gardent donc en paix cet orgueil solitaire
Qui les fait exiler du reste de la terre!
C'est chez ces mendiants que tu prétends aller?

FRÉDÉGONDE.

Oui, mendier comme eux, avec eux m'exiler.

LE ROI.

Comme eux sans doute aussi, sur vos autels funèbres,
Offrir un culte impie à l'esprit des ténèbres?
Tu ne me réponds pas? au nom du Tout-Puissant!
Tes mains, du moins, tes mains auraient horreur du sang

FRÉDÉGONDE.

Peut-être. Adieu, seigneur, je vois venir la reine[1].

1. Il manque ici un vers dans le manuscrit.

LE ROI.

Comment m'y refuser et comment consentir?

FRÉDÉGONDE.

Ne vous alarmez pas; c'est moi qui vais partir.

LE ROI.

Toi partir?

FRÉDÉGONDE.

Oui, seigneur, trop de haine et d'envie
Poursuivent en ces lieux mon humble et triste vie.
J'espérais, en perdant un grand rêve oublié,
Trouver l'oubli du moins à défaut de pitié,
Et qu'on pardonnerait à ma grandeur passée,
En voyant la misère où vous m'aviez laissée;
Je me trompais, — l'amour passe avec la faveur,
Mais la haine est fidèle, et s'attache au malheur,
Jusqu'au bord de la tombe elle poursuit sa proie.
Je sais ce qui les pousse et les remplit de joie,
Ces cœurs, ces lâches cœurs, à ma perte animés,
Qui s'appelaient hier mes sujets bien-aimés.
Ma couronne est tombée, et c'est sa marque altière
Qu'on flétrit sur mon front, courbé dans la poussière.

Dans les champs, sur la place, à l'église, au palais,
L'ombre de ma puissance est partout où je vais.
C'est elle qu'on insulte et mon manteau de reine
Flotte encore à leurs yeux sur ma robe de laine.
C'est ce qui rendit fiers vos valets parvenus,
Ceux qui baisaient ma main marchent sur mes pieds nus.
Qu'importent mes ennuis, mes larmes ignorées.
Par de grossiers travaux mes mains déshonorées?
J'ai régné sur ce peuple, et c'est assez pour lui;
Sur l'esclave à loisir il se venge aujourd'hui.
Ainsi s'attache à nous l'ingratitude humaine;
Jusque sur la souffrance elle épuise sa haine,
D'autant plus implacable en son impunité,
Qu'elle paye en orgueil toute sa lâcheté!

Ce morceau considérable, où l'on a pu remarquer avec quelle souplesse l'auteur sait se plier aux exigences de l'art et du style tragiques, fut porté à mademoiselle Rachel dans l'été de 1839. Elle l'accueillit avec joie, l'apprit par cœur et le récita plusieurs fois dans de petites réunions d'amis intimes. Cependant, au lieu de presser le poète d'achever son œuvre, elle voulut attendre la représentation de *Polyeucte*, et puis celle de *Phèdre*. Le temps s'écoula; le beau feu s'éteignit de part et d'autre. Une pièce intitulée *la Servante du roi* fut représentée au théâtre de l'Odéon, et, quoiqu'elle n'ait pas fait grand bruit, le sujet se trouva défloré. Mademoiselle Rachel eut des démêlés avec le Théâtre-Français. Elle écrivit une lettre pour envoyer sa démission de sociétaire; puis elle retira cette démission, et l'envoya une seconde fois. C'est au milieu de ces fâcheux débats que le poète composa, un matin, les stances suivantes, où l'on voit sa tristesse, ses illusions perdues et sa renonciation.

A MADEMOISELLE RACHEL

Si ta bouche ne doit rien dire
De ces vers désormais sans prix;
Si je n'ai, pour être compris,
Ni tes larmes ni ton sourire;

Si dans ta voix, si dans tes traits,
Ne vit plus le feu qui m'anime ;
Si le noble cœur de Monime
Ne doit plus savoir mes secrets ;

Si ta triste lettre est signée ;
Si les gardiens d'un viéux tombeau
Laissent leur prêtresse indignée
Sortir, emportant son flambeau ;

Cette langue de ma pensée,
Que tu connais, que tu soutiens,
Ne sera jamais prononcée
Par d'autres accents que les tiens.

Périsse plutôt ma mémoire
Et mon beau rêve ambitieux !
Mon génie était dans ta gloire ;
Mon courage était dans tes yeux.

Mademoiselle Rachel n'a jamais connu ces stances ; le poète, après les avoir écrites pour son propre soulagement, n'a pas jugé à propos de les lui envoyer.

IMPROMPTU

Dieu l'a voulu, nous cherchons le plaisir.
Tout vrai regard est un désir;
Mais le désir n'est rien si l'on n'espère;
Et d'espérer c'est une affaire.
C'est pourquoi nous devons aimer l'illusion.
Béni soit le premier qui sut trouver un nom
A la demi-folie,
A ce rêve enchanté
Qui ne prend de la vérité
Que ce qu'il faut pour faire aimer la vie!

AU BAS D'UN PORTRAIT

DE

MADEMOISELLE AUGUSTINE BROHAN

J'ai vu ton sourire et tes larmes,
J'ai vu ton cœur triste et joyeux :
Qui des deux a le plus de charmes?
Dis-moi ce que j'aime le mieux :
Les perles de ta bouche ou celles de tes yeux.

A MADAME ***

IMPROMPTU

Ne me parlez jamais d'une vieille amitié,
Dans vos cheveux dorés quand le printemps se joue,
Lui, qui vous a laissé, — lui, si vite oublié!
Sa fraîcheur dans l'esprit, et sa fleur sur la joue!

RETOUR.

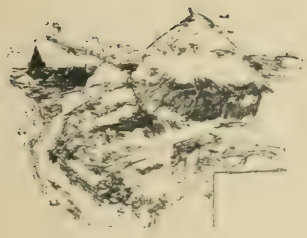
Heureux le voyageur que sa ville chérie
Voit rentrer dans le port, aux premiers feux du jour !

RÊVERIE

Quand le paysan sème, et qu'il creuse la terre,
Il ne voit que son grain, ses bœufs et son sillon.
— La nature en silence accomplit le mystère, —
Couché sur sa charrue, il attend sa moisson.

Quand sa femme, en rentrant, le soir, à sa chaumière,
Lui dit : « Je suis enceinte », — il attend son enfant.
Quand il voit que la mort va saisir son vieux père,
Il s'assoit sur le pied de sa couche, et l'attend.

Que savons-nous de plus?... et la sagesse humaine,
Qu'a-t-elle découvert de plus dans son domaine?
Sur ce large univers elle a, dit-on, marché;
Et voilà cinq mille ans qu'elle a toujours cherché!



STANCES

Je méditais, courbé sur un volume antique,
Les dogmes de Platon et les lois du Portique.
Je voulus de la vie essayer le fardeau.
Aussi bien j'étais las des loisirs de l'enfance,
Et j'entrai, sur les pas de la belle espérance,
Dans ce monde nouveau.

Souvent on m'avait dit : « Que ton âge a de charmes!
Tes yeux, heureux enfant, n'ont point d'amères larmes.
Seule la volupté peut t'arracher des pleurs. »
Et je disais aussi : « Que la jeunesse est belle!
Tout rit à ses regards; tous les chemins, pour elle,
Sont parsemés de fleurs! »

Cependant, comme moi tout brillants de jeunesse,
Des convives chantaient, pleins d'une douce ivresse;
Je leur tendis la main, en m'avançant vers eux :
« Amis, n'aurai-je pas une place à la fête? »
Leur dis-je... Et pas un seul ne détourna la tête
Et ne leva les yeux!

Je m'éloignai pensif, la mort au fond de l'âme.
Alors, à mes regards vint s'offrir une femme.
Je crus que dans ma nuit un ange avait passé.
Et chacun admirait son souris plein de charme;
Mais il me fit horreur! car jamais une larme
Ne l'avait effacé.

« Dieu juste! m'écriai-je, à ma soif dévorante
Le désert n'offre point de source bienfaisante.
Je suis l'arbre isolé sur un sol malheureux,
Comme en un vaste exil, placé dans la nature;
Elle n'a pas d'écho pour ma voix qui murmure
Et se perd dans les cieux.

Quel mortel ne sait pas, dans le sein des orages,
Où reposer sa tête, à l'abri des naufrages?
Et moi, jouet des flots, seul avec mes couleurs,
Aucun navire ami ne vient frapper ma vue,
Aucun, sur cette mer où ma barque est perdue,
Ne porte mes douleurs.

O douce illusion! berce-moi de tes songes;
Demandant le bonheur à tes riants mensonges,
Je me sauve en tremblant de la réalité;
Car, pour moi, le printemps n'a pas de doux ombrages,
Le soleil est sans feux, l'Océan sans rivages,
Et le jour sans clarté! »

Ainsi, pour égayer son ennui solitaire,
Quand Dieu jeta le mal et le bien sur la terre,
Moi, je ne pus trouver que ma part de douleur;
Convive repoussé de la fête publique,
Mes accents troubleraient l'harmonieux cantique
Des enfants du Seigneur.

Oh! si je ressemblais à ces hommes de pierre
Qui, cherchant l'ombre amie et fuyant la lumière,
Ont trouvé dans le vice un facile plaisir!...
Ceux-là vivent heureux!... Mais celui qui dans l'âme
Garde quelque lueur d'une plus noble flamme,
Celui-là doit mourir.

L'ennui, vautour affreux, l'a marqué pour sa proie;
Il trouve son tourment dans la commune joie;
Respirant dans le ciel tous les feux de l'enfer,
Le bonheur n'est pour lui qu'un horrible mélange,
Car le miel le plus doux sur ses lèvres se change
En un breuvage amer.

Jusqu'au jour où d'ennui son âme dévorée
Trouve, pour reposer, quelque tombe ignorée,
Et retourne au néant, d'où l'homme était venu ;
Comme un poison brûlant, renfermé dans l'argile,
Fermente, et brise enfin le vase trop fragile
Qui l'avait contenu.

1835.

RETOUR

Heureux le voyageur que sa ville chérie
Voit rentrer dans le port, aux premiers feux du jour!
Qui salue à la fois le ciel et la patrie,
La vie et le bonheur, le soleil et l'amour!

— Regardez, compagnons, un navire s'avance.
La mer, qui l'emporta, le rapporte en cadence,
En écumant sous lui, comme un hardi coursier,
Qui, tout en se cabrant, sent son vieux cavalier.

Salut! qui que tu sois, toi dont la blanche voile
De ce large horizon accourt en palpitant!
Heureux, quand tu reviens, si ton errante étoile
T'a fait aimer la rive! heureux si l'on t'attend!

D'où viens-tu, beau navire? à quel lointain rivage,
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs?
Es-tu blessé, guerrier? Viens-tu d'un long voyage?
C'est une chose à voir, quand tout un équipage,
Monté jeune à la mer, revient en cheveux blancs.
Es-tu riche? viens-tu de l'Inde ou du Mexique?
Ta quille est-elle lourde, ou si les vents du nord
T'ont pris, pour ta rançon, le poids de ton trésor?

As-tu bravé la foudre et passé le tropique?
T'es-tu, pendant deux ans, promené sur la mort,
Couvant d'un œil hagard ta boussole tremblante,
Pour qu'une Européenne, une pâle indolente,
Puisse embaumer son bain des parfums du sérail,
Et froisser dans la valse un collier de corail?

Comme le cœur bondit quand la terre natale,
Au moment du retour, commence à s'approcher,
Et du vaste Océan sort avec son clocher!
Et quel tourment divin dans ce court intervalle,
Où l'on sent qu'elle arrive et qu'on va la toucher!

O patrie! ô patrie! ineffable mystère!
Mot sublime et terrible! inconcevable amour!
L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre,
Pour y bâtir son nid, et pour y vivre un jour?

Le Havre, septembre 1855.

PROMENADE

Dans ces bois qu'un nuage dore,
Que l'ombre est lente à s'endormir!
Ce n'est pas le soir, c'est l'aurore,
Qui gaîment nous semble s'enfuir;
Car nous savons qu'elle va revenir. —
Ainsi, laissant l'espoir éclore,
Meurt doucement le souvenir.

1856.

Œuvres complètes d'ALFRED DE MUSSET

Il paraît chaque semaine
un volume illustré à 60 centimes

VOLUMES PARUS PRÉCÉDEMMENT :

Les Caprices de Marianne. . . 1 vol.
Les Deux Maîtresses . . . . . 1 vol.
Le Chandelier . . . . . 1 vol.
Don Paez et les Marrons du feu. . . . . 1 vol.
On ne badine pas avec l'Amour. 1 vol.
Histoire d'un Merle blanc. . . 1 vol.
Il ne faut jurer de rien. . . . . 1 vol.
Les Nuits . . . . . 1 vol.
Fantasio . . . . . 1 vol.
Frédéric et Bernerette . . . . . 1 vol.

Barberine . . . . . .
Namouna . . . . . .
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. . . . . .
Mimi Pinson . . . . . .
Un Caprice . . . . . .
Rolla . . . . . .
Une Matinée de Don Juan. . .
On ne saurait penser à tout. .
Le Fils du Titien . . . . . .
Le Saule . . . . . .

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Louison 1
Pierre et Camille 1
Chansons 1

2190. — Imp. Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2369
A14
1906

Musset, Alfred de
OEuvres posthumes

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 19 25 10 003 3